

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Nervalgie, Rhumatisme,
Goutte, Sciaticque

N'usez que l'Huile de Pin Parfume

Tel. Bell : 1878
" Marchands : 298

Le Année—No 29

MONTREAL, 11 JUIN 1898

JOURNAL A UN SOU

Le Canard

Humoristique — HEBDOMADAIRE — Illustré

"Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai sans blague." — BOIS L'EAU.

ÉDITÉ EN COLLABORATION

H. BERTHELOT, Fondateur

BUREAUX : 139 Rue Sto-Elizabeth



LES MALADES DE QUEBEC

LADENAUCHE.—Mais sapristi, fâchez donc de vous grouiller un peu... Vous ne faites plus rien, êtes-vous ? on entend plus parler de vous autres.

MARCHAND.—Laisse-nous dormir, mon vieux loup ! on se sacre beu du peuple et nos lits sont douillets.

Pour les affections de la gorge, des bronches et des poumons, n'employez que le

BAUME RHUMAL

seul il vous guérira promptement et

FEUILLETON DU CANARD

Un Reve de Bonheur

VI
(Suite)

Jusqu'au dîner, nous étions rarement ensemble. Je jouais du piano, je lisais ; Serge écrivait ou sortait de nouveau ; mais à quatre heures nous descendions au salon pour dîner. Maman quittait sa chambre et alors apparaissaient les pauvres gentilhommes, les pélerins, car la maison en hébergeait toujours deux ou trois. Suivant l'ancienne mode, mon mari, chaque jour, offrait le bras à sa mère pour aller dans la salle à manger, mais elle exigeait que je prisse l'autre, aussi ce n'est pas sans peine que nous franchissions régulièrement la porte.

Maman présidait le repas, et la conversation prenait un ton grave, sérieux et réfléchi, quelque chose de solennel. Les quelques propos plus simples que nous échangeions, mon mari et moi, apportaient seuls une diversion agréable à cette aspect solennel de nos séances gastronomiques. Parfois aussi, à propos d'opinion différente, l'entretien s'animait entre la mère et le fils ; j'éprouvais alors un plaisir très vif à ces petites discussions, dans lesquelles se faisaient sentir l'amour tendre et profonde que les deux adversaires éprouvaient l'un pour l'autre.

Après le dîner, maman s'asseyait au salon dans un grandissime fauteuil, elle coupait les derniers feuillets des derniers livres arrivés. Pour nous, nous lisions à haute voix ou nous allions nous asseoir au piano, dans le petit salon.

A cette époque, nous fîmes beaucoup de lecture ensemble, mais notre occupation fut toujours la musique, qui chaque fois faisait vibrer des cordes nouvelles dans notre cœur et nous révélait l'un à l'autre sous un jour tout nouveau.

Lorsque je jouais ses morceaux favoris, il s'asseyait sur un sofa éloigné où je pouvais à peine le voir et, par une sorte d'extrême délicatesse, il s'efforçait de cacher les impressions que certains morceaux lui produisaient.

Mais souvent au moment où il s'y attendait le moins, je me levais et courais à lui, tâchant de surprendre sur son visage les traces de son émotion, l'éclat presque

supernaturel de ses yeux voilés qu'il s'efforçait en vain de me cacher.

Il prenait parfois, à Tatiana, l'envie de venir voir si nous étions réellement dans le salon. Craignant de nous gêner, elle traversait la pièce d'un air dégagé, comme si elle ne nous voyait pas, mais je savais fort bien qu'elle n'avait aucune raison pour aller à sa chambre et en ressortir si vite.

Le soir, je revenais dans le grand salon pour servir le thé et toute la famille était de nouveau réunie. Ces assemblées importantes auprès du samovar et la distribution des tasses et des verres me troublèrent longtemps. Il me semblait toujours que j'étais indigne de ces honneurs, que j'étais trop jeune, trop étourdie pour tourner le robinet d'un aussi grand samovar, pour placer les verres sur le plateau de Nikita en disant : " Pour Piétro Pétrouitch, pour Maria Minitchna en leur demandant si c'était assez sucré, puis mettre de côté des morceaux de sucré pour la vieille bonne et les autres domestiques. " C'est bien, très bien disait quelquefois mon mari ; tout à fait une grande personne ? " et cela me troublait plus encore.

Après le thé, maman étalait sa grande patience ou priait Maria Minitchna de lui tirer les cartes. Puis elle nous embrassait tous deux et nous bénissait. Nous rentrions alors dans notre intérieur. Souvent, nous prolongions notre veillée en tête à tête jusqu'après minuit et c'était alors le meilleur et le plus doux moment de la journée.

Il me racontait son passé, nous formions des projets, nous philosophions et nous tâchions de parler bien bas afin de ne pas être entendus par Laliara Semenovna qui reposait au-dessus et qui exigeait que tout le monde se couchât de bonne heure.

Parfois aussi, ayant bien faim, nous allions rendre visite au buffet et nous obtenions par la protection de Nikita un souper froid que nous emportions dans mon cabinet et que nous mangions à la lueur d'une bougie.

Nous vivions, mon mari et moi, presque en étrangers dans cette grande vieille maison où partout se faisait sentir l'esprit sévère de l'ancien temps, de Tatiana Semenovna et les traditions de famille. Non seulement elle, mais les gens, les domestiques, les meubles, les tableaux m'inspiraient du respect en même temps, quelque effroi.

Je sentais que ni mon mari, ni

moi n'étions à notre place dans ce milieu, et qu'il fallait y vivre avec sagesse et circonspection. Je me souviens aujourd'hui que cette règle sévère et invariable et cette abondance de gens oisifs et curieux étaient inconfortables et difficiles à supporter, mais cette sorte de gêne même ne faisait que resserrer de plus en plus notre amour.

Tous deux, nous faisons en sorte de ne pas laisser deviner que quelque chose nous déplaisait. Mon mari s'efforçait au contraire de ne pas apercevoir ce qui était mal.

Ainsi le laquais de ma mère, Dimitri, un fumeur enragé, avait l'habitude, chaque jour après le dîner, pendant que nous étions au grand salon, d'entrer dans le cabinet de travail de mon mari et d'y prendre son tabac.

Il fallait voir l'air joyeusement effaré de Serge lorsqu'il s'avancait vers moi, sur la pointe du pied, me montrait des yeux le voleur et le menaçait du doigt sans que celui-ci soupçonnât le moins du monde d'être pris en flagrant délit.

Lorsque Dimitri s'en allait sans nous avoir vus, mon mari dans un accès de joie, m'embrassait et me disait que j'étais une charmante petite femme. Mais ce calme, cette tolérance, ou pour mieux dire, cette indifférence ne me plaisait pas toujours. J'oubliais que j'agissais de même et je l'accusais de faiblesse.

— Est ce donc un enfant sans volonté ? me disais-je.

— Ah ! chère amie, me répondit-il un jour que je lui laissais voir mon ennui, peut-on se montrer mécontent de n'importe quoi lorsqu'on est aussi heureux que je le suis ? Il est bien plus facile de céder soi-même que de faire céder les autres, je m'en suis convaincu depuis longtemps et aussi, qu'il n'y a pas de situation dans laquelle on ne puisse trouver le bonheur. Nous sommes si heureux, nous ! Je ne puis ni me fâcher, ni voir le mal maintenant, je ne vois plus que des choses tristes ou gaies. Du reste, " le mieux est l'ennemi du bien. " Croirais-tu que lorsqu'une sonnette résonne, lorsque j'ouvre une lettre, ou tout simplement, lorsque je me réveille, je ressens un sentiment de peur, oui j'ai peur de voir changer notre existence ? Car, nous ne serons jamais aussi heureux que maintenant !

Je le croyais alors sans le comprendre. J'étais vraiment heureux, mais il me semblait que tout devait être ainsi pour nous et n'aurait pu être autrement, qu'il en

était de même pour tous, et qu'il y avait quelque part d'autres bonheurs, pas plus grands peut-être, mais différents.

Deux mois s'écoulèrent de la sorte ; l'hiver revint avec ses froids tourbillons et bien que mon mari fût auprès de moi, je recommençais à sentir l'isolement, à sentir que la vie ne faisait que se répéter, que rien de nouveau ne s'offrait ni à lui, ni à moi et qu'au contraire, c'était comme si nous revenions en arrière.

Il s'occupa de ses affaires plus en dehors de moi que par le passé, et de nouveau il me sembla qu'il existait dans son âme un monde à part dont il m'interdisait l'entrée. Son calme imperturbable m'exaspérait. Je l'aimais tout autant qu'auparavant je n'étais pas moins heureuse de posséder son amour, mais le mien restait au même point et ne croissait plus, et en dehors de l'amour, une sensation nouvelle et inquiétante se glissait dans mon cœur.

C'était peu pour moi de continuer à aimer après avoir connu ce grand bonheur d'aimer pour la première fois. Il me fallait le mouvement, le danger, le sacrifice de moi-même pour donner des preuves de mon amour. Il y avait en moi une exubérance de forces que notre existence tranquille ne m'offrait pas l'occasion de dépenser.

Parfois j'avais des états de tristesse que je m'efforçais de lui cacher comme quelque faute, et des explosions de tendresse et de gaieté qui l'effrayaient.

Comme il l'avait fait jadis, il continuait à m'étudier, et un jour il me proposa de partir pour la ville, mais je le suppliai de ne rien faire, de ne rien changer à notre existence, de ne pas toucher à notre bonheur.

En effet, j'étais heureuse tout en souffrant de ce que ce bonheur ne m'apportait avec lui aucune peine, aucun sacrifice, alors que je sentais languir en moi toutes les puissances du dévouement et du travail. Je l'ai mais j'étais tout pour lui, mais j'aurais désiré que tous vissent notre amour, qu'on voulût m'empêcher de l'aimer et que je l'ai massé malgré tout.

Mon cerveau et mon cœur n'étaient plus occupés de cela, cependant il y avait encore la jeunesse qui aspirait au mouvement que notre vie paisible ne me permettait pas.

Pourquoi me disait-il que nous irions en ville quand j'en aurais le désir ? S'il ne m'avait rien dit

J'aurais peut-être compris que ce sentiment qui m'oppressait était une folie nuisible, une faute dont je me rendais coupable, que le sacrifice que je réclamais était là sous ma main, qu'il consistait dans l'effort pour combattre ces aspirations mauvaises.

Cependant, la pensée que je pouvais me débarrasser de mon ennui, rien qu'en allant à la ville, me passait involontairement par la tête. Mais, partir, c'était le séparer de tout ce qu'il aimait, j'avais honte et je souffrais à la pensée que ce déchirement se produirait à cause de moi.

L'hiver avançait, le neige s'amassait de plus en plus contre les murs de la maison et nous étions toujours seuls et seuls encore, tout en tête à tête, tandis que là-bas, je ne sais où, dans le bruit et l'éclat, le monde s'agitait, souffrait, vivait, ne pensant ni à nous, ni à notre existence disparue.

La plus terrible pour moi était de sentir que chaque jour la chaîne des habitudes rivait notre vie dans un moule précis, que nous perdions notre liberté de sensation qui se pliait de plus en plus à la loi monotone et impassible du temps. Être gaze le matin, respectueux au dîner, et le soir, tendre : nous ne sortions pas de là.

Faire le bien et vivre vertueusement, c'est bien beau, me disais-je, mais pour cela, nous avons encore le temps ; et il y a d'autres choses pour lesquelles maintenant seulement je me sentirais de la force.

Il me fallait la lutte, je désirais voir mes sentiments devenir notre guide dans la vie au lieu d'attendre que ce fût la vie qui guidât mes sentiments.

J'aurais voulu m'avancer avec lui jusqu'au bord d'un abîme et lui dire : " Un pas encore et je me précipite, un mouvement encore et je suis perdu ! être témoin de sa pâleur, de l'effort qu'il eût fait pour me retenir de sa main puissante et me tenir en suspens au-dessus du gouffre, si bien que tout mon être s'en fut senti glacé, et ensuite m'emporter, comme on emporte une proie."

Ma santé se ressentit de cet état et mes nerfs s'affaiblirent. Un matin, je me trouvais encore plus souffrante que d'habitude ; il revint de son travail d'assez mauvaise humeur, ce qui ne lui arrivait pas souvent ; je le remarquai tout de suite et lui demandai ce qui le préoccupait ; mais il refusa de me le dire ; m'assurant que l'affaire ne valait pas la peine d'en parler.

J'appris plus tard que l'ispravink avait fait appeler plusieurs de nos paysans, et par animosité contre mon mari, avait exigé d'eux quelque chose d'illégal et de plus leur avait fait adresser des menaces. Mon mari n'avait pu digérer cette manière de faire, et comme en somme tout cela était assez ridicule et pitoyable, il avait cru inutile de m'en faire part.

Moi je crus que son silence provenait de ce qu'il me regardait encore comme un enfant et qu'il me jugeait incapable de comprendre ce qui l'intéressait. Aussi je m'éloignai en silence, sans mot dire ; et je fis demander à Maria Minitchna de venir prendre le thé.

Après le thé que je pris très vite, j'emmenai Maria dans le grand salon et me mis à lui parler de je ne sais quelle bagatelle qui ne pouvait avoir aucun attrait pour elle. Mon mari passa dans sa chambre et vint de temps en temps nous regarder.

J'ignore pourquoi, mais ses regards agissaient sur moi de telle manière qu'il me prenait de plus en plus le désir de parler et même de rire. Tout ce que je disais et tout ce que répondait ma compagne me paraissait comique. Enfin, sans m'adresser un mot, il se retira chez lui et s'y enferma.

Dès que je ne l'entendis plus, toute ma gaieté disparut. Maria me regarda alors tout étonnée et me demanda ce que j'avais. Mais je ne lui répondis pas, je m'assis sur le divan, et j'eus envie de pleurer.

Pourquoi, pensais-je, continue-t-il à m'humilier avec son calme solennel, à avoir toujours raison vis-à-vis de moi ? N'ai-je pas aussi raison, moi, lorsque je m'ennuie, lorsque je sens partout un regard vide, lorsque je veux vivre, me mouvoir, ne pas rester éternellement au même endroit et ne pas sentir le temps marcher sur moi ?

Je désirais aller en avant, je veux du nouveau, tandis que lui veut demeurer toujours en place et m'y garder toujours avec lui ! Pourtant rien ne lui serait plus facile que de me contenter !

Pour cela il n'est point nécessaire qu'il me mène à la ville ; il faudrait simplement qu'il fut comme moi, qu'il ne cherchât point à se contraindre, de la sorte et qu'il vécût tout simplement. Voilà ce qu'il exige de moi et ce qu'il n'exige pas de lui-même.

Je sentais que les larmes me gagnaient et j'étais irritée contre lui, j'eus peur de moi-même et j'allai le rejoindre. Il était assis dans son cabinet et écrivait ; lorsqu'il

m'entendit, il se retourna pour me regarder d'un air froid et poli, puis continua à écrire. Ce regard me déplut, et au lieu de m'approcher de lui, je restai près du bureau où il écrivait et, prenant un livre, je fixai les yeux dessus. Il se détourna alors de nouveau et me regarda.

—Ma bonne Maria, tu n'est pas de bonne humeur aujourd'hui, me dit-il.

Je répondis par un regard glacial qui signifiait : " Quelle question ? Pourquoi tant d'amabilité ? " Il secoua la tête et sourit timidement, tendrement : mais pour la première fois, son sourire ne provoqua pas le mien.

—Et toi, qu'avais-tu ce matin ? Pourquoi ne pas avoir voulu me le dire ? demandai-je.

—Oh ! une pure bagatelle ! un simple désagrément. Pourtant, si vraiment tu y tiens, je peux maintenant te la raconter. Deux paysans que j'avais envoyés en ville ont...

Mais je ne voulus pas le laisser achever.

—Pourquoi ne me l'as-tu pas raconté lorsque je te le demandais ?

—J'étais alors contrarié et j'aurais pu te dire quelque sottise.

—C'est justement à ce moment qu'il fallait le faire.

—Pourquoi cela ?

—Pourquoi t'imagines-tu que je ne puisse t'être utile en rien ?

—Tu veux savoir ce que je pense ? me dit-il, en reposant sa plume. Je pense tout simplement que sans toi, il me serait impossible de vivre et je te répète que non seulement tu es ma collaboratrice, mais que c'est par toi que tout se fait. Tu vois que tu es bien tombée ! ajouta-t-il en riant. Je ne vis que par toi, je ne suis heureux que parce que je te sens là et...

—Oui, oui, je sais tout ça, je suis une brave enfant qu'il est indispensable de tranquilliser, dis-je vivement et d'un ton qui l'étonna. — Eh bien, je ne sais que faire de cette tranquillité, j'en ai assez de ce calme plat, plus qu'assez, je vous le répète.

—Allons, un peu de calme, reprit-il précipitamment, vois un peu ce dont il s'agissait et dis-moi ce que tu en penses ?

—C'est fini, je ne veux plus rien entendre, répondis-je.

Quoique j'eusse tout écouté avec plaisir, il m'était plus agréable, dans ce moment, de le faire sortir de sa quiétude habituelle.

—Non, je ne veux pas m'amuser avec les choses de la vie, je veux vivre, ajoutai-je ; vivre tout comme toi.

Son visage sur lequel se reflétait la moindre émotion, exprimait la souffrance et une attention vivement excitée.

—Oui, vivre comme toi, en parfaite égalité.

Maïs je ne pus achever, tant sa douleur me parut profonde. Il se tut un moment.

(A suivre)

Tel. Bell : 1915. JARDINS D'ETE.

RESTAURANT des GOURMETS

60 Rue St-Gabriel

SALONS PRIVÉS et spécialité pour **DINERS et SOUPERS**

SUR COMMANDE

Ouvert jusqu'à minuit. On porte à domicile. A 8 hrs du matin Déjeuner : Chocolat.

FRED. DUBOIS.

50 YEARS' EXPERIENCE



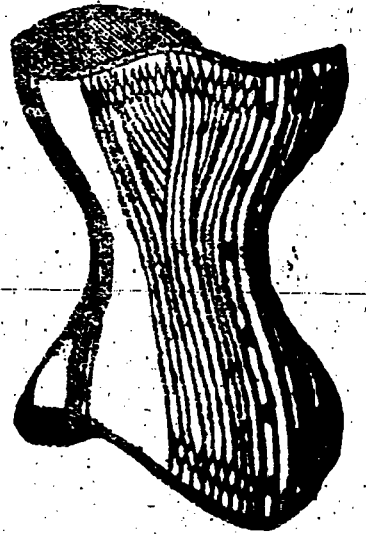
TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.



NOUS RECOMMANDONS

LE CORSET P & A 206

Comme étant le plus durable et le plus confortable, C'est le seul corset fait à double couture et pourvu de trois aciers sur les côtés ; de plus ces aciers sont solidement retenus par des œillets rivés à chaque bout. Le P & A voilà le corset idéal. Demandez-le et insistez pour l'avoir.

PREX \$1.00

J. E. JOLY, Agent.

PATENTIES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée ? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs" pour savoir comment s'obtiennent les brevets. Informations fournies gratuitement. M. A. BROWN & M. A. BROWN, Experts. Bureaux : (Edifice New York Life, Montréal.) et Atlantic Bldg., Washington, D. C.



LE CANARD

Journal Humoristique Hebdomadaire

Publié par la Cie du journal LE CANARD
139 rue Ste-Elizabeth, Montréal.

ABONNEMENT

Un an (pour tout le Canada et Etats-Unis)
50 cts. Strictement payable d'avance.

TARIF NET DES ANNONCES

CONTRATS POUR UN AN

1,000 à 2,000 lignes	2c la ligne
3,000 à 5,000	2c "
6,000 à 10,000	2c "
11,000 à 25,000	1c "

ANNONCES A COURT TERME

1re insertion	10c la ligne
2me insertion et suivantes	5c "

Les annonces sont cotées sur Arabe.
Les réclames comptent double.
Positions spéciales : 25 p.c. extra.

Adressez toute correspondance ou envoi
d'argent, timbres, etc.

LE CANARD,
Montréal, Canada.

C journal est vendu aux agents 3 cts la
douzaine, payable tous les mois.

MONTREAL, 11 JUIN 1898

Notes sur la Guerre

La flotte espagnole est rendue à
Joliette.

Les moutons du Canada sont en
grande demande à Cuba; il s'agit
d'exhiber là des animaux de paix.

Il y a \$100,000,000 00 de charbon.
Diamant de J. O. Labrecque & Cie,
rendu à Trois-Rivières pour l'usage
des flottes belligérantes.

La question des écoles du Manitoba
et la découverte du pôle Nord retardent
la session à Ottawa.

Une enquête va être incessamment
demandé pour constater que ces deux
questions ne peuvent pas être réglées
au moment actuel d'a présent, vu que
l'Europe et l'Amérique se regardent
comme des chiens de faïence.

Le docteur E..., de St-Jérôme, nous
annonce que la flotte américaine qui
était sur le Lac Tremblant est actuelle-
ment sur le petit Lac Vert. On a
déjà fait un portage de 27 milles et
trois pouces.

Le docteur, un de nos amis, n'a
pas voulu donner la primeure de cette
nouvelle aux petits journaux quoti-
diens.

MATANZAS, 17 MAI 1899. — Avertis-
sez vos lecteurs que la guerre touche
à sa fin. En 1900, le 1er février, le
traité de paix entre les Etats-Unis et
l'Espagne sera signé. Conséquence:
guerre entre la Russie et la France,
annexion du Canada au Chili, traité
entre le Klondyke et le Pérou, rap-
ports amicaux entre le Brésil et la
Turquie. Le Monomotaja sera an-
nexé à la Herzogovine et la Moscovie
au Yukon.

[Signé] LADÉBAUCHE.

L'enquête dans la cause du vol
qu'a commis les Etats Unis est com-
mencée. On a constaté que non seu-
lement une lettre avait été volée, mais
que de plus le contrat de mariage
entre Charles Quint, caporal en Es-
pagne, était en la possession du dé-
tective Kellert, le rasoir de la reine
Christine, la propriété de notre ami
Emlot, le populaire barbier de la rue
St. Laurent, et le fameux couteau de
poche du roi Charles Ier dans les bu-
reaux du CANARD.

Nous devons protester contre ces
vols.

On nous dit que les Américains ne
sont pas étranger à ces manigances;
il faudra sévir jusqu'à ce que le sang
parte du nez de quelqu'un.

Pas de vols, pas de brigandage,
pas de tuage, voilà ce que veut le
19me siècle. C'est aussi le dire du
CANARD.

Prenez garde !.....

(Dernières dépêches.)

Porto Rico, 10 Mai 1898.

Allez dire à celui qui place les flot-
tes sur le tableau de "La Presse" et
sur celui du "Star," de les mettre
toutes-deux-sur-les-rives-du-Sénégal.

On a transporté la plupart des sol-
dats des deux armées dans les plaines
du Pampas. La noce sonne son
plein, tout le monde s'amuse comme
amis et tout va pour le mieux.

Fort Morcau, 1er Juin.

Schley a failli attrapper une *déschley*.

En vue de la paix

OPINION ESPAGNOLE

Senor CANARDO,

Nous sommes de nouveau en pré-
sence de l'axiome: "La raison du
plus fort est toujours la meilleure."
Ce qu'en certains quartiers on nomme
aussi: "British fair play."

Nous avons bien des torts de notre
côté mais peut-être pas si grands ni
si nombreux qu'une presse hostile se
plait à nous reprocher.

Enumerons les principaux griefs des
Américains:

1° Ils se plaignent de la durée de
la guerre. Ils ont remué ciel et terre
pour la prolonger et en dépit de leurs
efforts nous allons bientôt y mettre
fin.

2° Souffrances infligées aux recon-
centrados nous les avons rendus à
leur foyers, désolés c'est vrai mais
peut-être plus par eux mêmes que par
nous et nous leur avons votés des
sommés considérables pour les secou-
rir.

3° Accusés d'avoir une mauvaise
forme de gouvernement à Cuba, nous
y avons institué un gouvernement au-
tonome comme celui du Canada.

4° Quant à l'incident du *Maine*
nous offrons de le soumettre à un tri-
bunal d'arbitrage neutre et de nous
rendre à sa décision quelle quelle fut.
Tout tendait à détruire jusqu'à la pos-
sibilité d'un "casus belli."

On voulait la paix chez l'Americano
dit-on? Eh bien, il n'avait qu'à nous
la fiche! c'était simple caramba!

Eh bien, non, par saint Jacques de
la Compostelle, voilà-t-il pas qu'il se
vote 50 millions pour faire des arme-
ments *en vue de la paix*, drôcle! Il
dit comme ça: si vis pacem para
bellum. Comme si ça voulait dire:
c'est vite passé un bout de bétoné.

Ainsi dans le but d'avoir la paix
avec le voisin essayez de la recette:
Prenez un gourdin, montrez lui le
poing en roulant des yeux féroces,
vous lui lancez des petits crachats
sur le nez en le traitant de sonne la
babiche et puis vous attendez le ré-
sultat. S'il se fait attendre tant soit
peu, tombez lui dessus à bras rac-
courcis; accomplissant en cela un
grand et noble devoir.

Mais, non, ce n'était pas en vue de
la guerre qu'on s'armait; c'était pour
assurer la paix: Si vis pacem para
bellum; puisque: Si vis bellum para
pacem, c'est logique!

Enfin à ce jeu là arriva ce qu'arriva
et ce qu'arrivera. Nous avons la
guerre elle-même, la vraie, le plus
grand des fléaux. De deux maux il
faut choisir le plus grand, s'est on dit.

—Excellencia, disais je tantôt à un
Senor Americano, vous ne désirez
donc pas sérieusement la paix.

—Nous désirons aussi ardemment
la paix que jamais et tous nos efforts
sont dirigés en ce sens.

Mais cette guerre, enfin...

—Cette guerre, encore en vue de la
paix, seulement qu'en vue de la paix...
après la guerre.

Le senor Americano est plein de
ressources, et finit toujours par attein-
dre son but quelqu'il soit et *any how*.

Mon cher, senor CANARDO, on dit
dans les environs de votre ville, en
parlant d'une chose absurde: c'est

passer par Québec pour aller à Mo-
réal.

Dans le cas présent, on aura pas
par la guerre pour arriver à la paix,
...ça n'aura pas été la première fois.
C'est un bien long détour!

Puisque le dicton: Si vis *pacem*
para bellum, est un moyen moins
d'en arriver à la paix que la guerre
elle-même, on devrait adopter celui-ci:
Si vous désirez avoir la paix déclarez
la guerre. Il y en a qui trouveront
assez cocasse mais, comme ça, tout
le monde saura à quoi s'attendre.

DON RAMON CAIMAN Y CROCODILO
Y ALLIGATOR.

Ne voulait plus fumer la cigarette

(Lettre d'un correspondant.)

Pendant onze ans j'ai consommé
sans axagérer, 40 cigarettes par jour.
Voici comment je me suis défait de
ma passion:

Je n'ai plus eu sur moi ni tabac ni
argent pour en acheter, de sorte qu'à
mon bureau et à la promenade—où
j'évitais toute rencontre avec des
amis atteints de mon mal—force m'é-
tait de ne pas fumer.

Je n'avais de tabac que dans ma
salle à manger, l'épreuve m'ayant
d'abord paru trop dure après le repus.

De temps à autre, je rompais le
pacte que j'avais conclu avec moi-
même, demandant une cigarette à un
camarade, mais je n'avais garde de
m'en vouloir outre mesure d'un tel
écart, sachant par une longue expé-
rience combien le dégoûtage est
fatal au pêcheur.

Pour oublier ma passion, je me suis
plongé dans l'étude du droit, m'impo-
sant une tâche journalière et m'astrei-
gnant à la remplir, mais ne perdant pas
espoir quand je n'y étais pas parvenu,
ce qui était le plus fréquent au début.

Puis, pour me briser les nerfs, sur-
excités par ce changement dans mes
habitudes, des exercices physiques:
marches, haltères, etc., en variant.

Pendant la cure, j'ai évité les repas
succulents ou copieux, et j'ai supplé-
mé de mon régime, l'alcool, le café, et
en général, tous les stimulants, dont
je ne faisais qu'un usage modéré.

Au bout de peu de jours, je n'ai
plus fumé du tout, mais ne me sentant
pas encore assez fort pour résister à
la tentation, j'ai continué à fuir les fo-
meurs pendant plus d'un mois. Après
un certain nombre de semaines, j'étais
suis senti le cerveau plus libre, l'esto-
mac meilleur et j'ai découvert dans
l'étude des charmes que je ne lui con-
naissait plus.

Voilà deux ans et demi que cela
dure et je ne m'en plains pas.

Boulevard St-Lambert

COUACS

Moi — J'ai une idée.
 Elle — Qui a pu te mettre ça dans la tête ?
 Pensée d'un courtier de la rue St-Jacques, un 72 pour cent, comme on appelle ces financiers :
 La seule chose qui ait de l'intérêt pour moi, c'est l'argent.
 On s'adresse beaucoup à l'avocat Bonjard depuis son mariage.
 En effet ses créanciers trouvent très nouveau de lui trouver les moyens de vivre depuis son mariage avec-la fille de X...
 Enfin ! Ça y est. " La Patrie " est en avant de sa voisine " La Presse " Elle a publié la semaine dernière son numéro du 23 juin, tandis que " La Presse " n'en était encore rendue qu'au 10 juin.
 Ça, ça court !
 Un tailleur bien connu, à Montréal, éprouve son fils, qui fait la fête dans les grands prix.
 — Tu mènes, mon garçon, une existence dévouée, qui te prépare bien des soucis... Il paraît que tu prends des billets au club par-dessus le marché... C'est complet !
 Un citoyen de Montréal promenait tranquillement sa chère moitié dans le Parc Viger. Le nez en l'air, marchant à l'aventure, le couple faillit traverser un jeune homme qui passait.
 — Imbécile ! fit le bousculé.
 — Imbécile ! répéta le citoyen furieux. Qu'appellez-vous imbécile ?
 — Mais vous, nom d'un tonnerre.
 — A la bonne heure, parce que si ça avait été ma femme...
 Trop généreux :
 — Mon enfant, vous m'avez sauvé, s'écriait avec enthousiasme un individu qui cherchait à exprimer l'eau de ses vêtements. Laissez-moi vous récompenser.
 Il plongea la main dans sa poche et y pêcha une pièce de dix sous.
 — La, mon enfant, prends cette pièce, mais ne la dépense pas sottement.
 L'enfant repoussa la main si généreusement.
 — Non, monsieur, je ne puis la prendre ; je ne l'ai pas gagnée.
 — Comment, pas gagnée ! mais vous m'avez sauvé la vie !
 — Oui, répliqua l'enfant ; mais cela ne vaut pas dix sous.

UNE BONNE SANTÉ
 Qui sera rétablie et sagement maintenue par l'usage du célèbre Vin de Pin Parfumé.



L'AMOUR ! L'AMOUR

L'AMÉRICAIN. — Ma chérie, je viens te déclarer mon amour.
 L'ESPAGNOL. — Lache-là, je t'aime plus que toi et je la veux tout seule.

COMMENT PAYER SES DETTES

Un bohème rencontre son tailleur. Le tailleur est de mauvaise humeur.
 — Quand me paierez-vous ? fait-il.
 — Jamais !
 — Comment jamais ! C'est ce que nous verrons !
 — Non, jamais, et c'est parce que je vous porte de l'intérêt.
 — Monsieur cette plaisanterie.
 — Suivez bien mon raisonnement : si je vous payais les cinquante piastres que je vous dois, dans votre conscience, vous ne pourriez me refuser un nouveau crédit, il va sans dire que ce crédit s'augmenterait au moins du double ; comme à cents piastres, je ne paierai jamais une note, ce serait autant que vous perdriez sûrement ; en ne vous payant pas je vous fait gagner cinquante piastres... A bien réfléchir je devrais même vous prier de les partager avec moi, mais je suis bon diable, j'aime mieux vous obliger gratis.
 Le tailleur a remercié.

AUX CORRESPONDANTS

A Brasd'acier. — Savez-vous que votre entrefilet peut nous exposer à une action en dommages. Vous n'aimez pas sans doute à nous voir condamner à la prison.
 A un correspondant de St-Joseph du Lac. — Votre écrit est injurieux et malséant. Ne nous écrivez plus.
 Boulevard St-Lambert

Princesse et... Pompier

A notre époque où le feu est si tristement à l'ordre du jour, il est d'actualité piquante de faire connaître qu'une grande princesse de sang français, a quelques droits à faire valoir pour l'obtention du titre de pompier.
 C'est la princesse Waldemar de Danemark dont la popularité à Copenhague s'est surtout accrue par la sollicitude qu'elle ne cesse de montrer à l'égard des héros de la pompe.
 Elle n'hésite pas d'ailleurs à payer de sa personne, dès que le feu éclate quelque part dans sa Capitale, et ne dédaigne pas de faire la chaîne.
 Aussi, s'étant fait photographe, casque en tête et hache à la main, elle a envoyé ce portrait avec une dédicace à ses collègues les pompiers de Copenhague.

Un monsieur qui avait des goûts intellectuels éprouvait de la difficulté à réunir dans sa mémoire tous les faits dont il désirait se souvenir. Il s'assura donc les services d'un professeur. A peine ce dernier avait-il effectué son départ après une première leçon couronnée de succès, qu'un bruyant double coup de sonnette se fit entendre à la porte.
 — Qui a sonné, Marie ? demanda l'intellectuel à sa servante.
 — Oh ! c'était, répondit Marie, le professeur de mémoire qui avait oublié son parapluie.

LA VÉRITÉ EST :

Que l'efficacité et l'économie sont personnifiées par le Savon de Pin Parfumé. 10 cts la barre partout.

Le reste des peignes

Nous avons cru pendant un certain temps que la race des peignes était disparue du Canada. Nous nous trompions ; le CANARD dans son vol à travers la province en a trouvé un petit groupe blottis dans le village de Lavaltrie. Voici leur manière d'opérer :
 Quand il se présente une belle fête, la première visite d'un archevêque, par exemple, toute la population, le curé en tête, fait un travail inouï pour bien recevoir le prélat ; les rues, les trottoirs sont réparés, balisés et l'on pavoise partout, l'on hisse des drapeaux, enfin l'on fait des dépenses et l'on fait bien les choses.
 Eh bien, les peignes de Lavaltrie s'abstiennent et se cachent. La part de la rue qu'ils ont à entretenir est remplie de cahots, de saletés (ils ont peur d'user leur balai) ; leurs trottoirs sont sans dessus dessous ; il n'y a pas de décorations devant leur demeure. Enfin la peignerie la plus abominable existe dans ce coin de la province chez ces quelques citoyens.
 Organisez-vous anti-peignistes, armez-vous de courage et allez assommer ces derniers peignes avec des feuilles de chou.

— N'oubliez pas que demain est un jour de bargain. Profitez-en. Magasin ouvert jusqu'à dix heures, chez F. Lapointe, 1551 Ste-Catherine.

CORRIGEONS NOUS PAS

UNE NOCE A SENSATION
 Je sais que tu aimes les nouvelles à sensation et bien si tu veux publier celle-ci dans ton journal tu feras rire tes abonnés
 L'an dernier avait lieu à l'église St-Bregette le mariage d'un jeune barbier avec une demoiselle du quartier, la journée se passa sans aucun incident, mais le soir venu une difficulté se présente ; beaucoup d'amis avaient été invités et le logement, beaucoup trop petit pour danser, les invités ignoraient cet inconvénient. L'un d'eux se lève et dit : en place pour une valse lancier, mais il n'y a pas de place lui fut-il répondu, alors une certaine personne au cheveux rouges carotte propose à toutes les gens de la noce de se rendre chez elle ; ce qui fut accepté avec plaisir et voilà la noce deux par deux parcourant les rues du quartier et passe près du Parc Sohmer pour se rendre chez la personne si généreuse ou une orchestre composé d'un accordéon les attendait ; on a dansé jusqu'à cinq heures du matin et il ne faut pas que j'oublie de te dire que les rafraichissements étaient en abondance ; il y en avaient assez que les invités n'en pas trouvé le gou. Les boissons étaient aussi en abondance, une pinte de whisky et une pinte de vin, les gateaux je n'en parle pas les invités n'ont pas pu les digérer tu peu juger par toi-même si tout était en abondance.
 Tout à toi,
 UN INVITÉ
 qui est aussi un de tes abonnés.

Un nouveau genre de reclame

O Bilboquet ! illustre charlatan, tu dois être fier, car tu as de nombreux disciples qui te font honneur.

Il y a beaucoup de gens qui tapent la grosse caisse, mais ceux qui jouent de cet instrument avec un talent vraiment remarquable, ce sont les directeurs des magasins de nouveautés.

Pour avoir un prétexte de faire croire au public qu'ils vendent leur marchandise à un bon marché extraordinaire, les magasins de nouveautés ont déjà inventé bien des choses, et au bout d'un certain nombre de trimestres il est fort difficile de trouver du nouveau. La rengaine, que tout le monde a en horreur, ne tarde pas à arriver, et les patrons se cassent la tête pour l'éviter.

—Mon cher Paul, dit un patron à son premier commis, vous voyez devant vous un homme bien contrarié.

—Et pourquoi ?

—Mon magasin est désert ; on ne se presse plus chez moi comme il y a un an.

—Dame ! ce mot écrit sur la porte en lettres gigantesques : *Liquidation* avait produit leur effet.

—Oui, nous disions que nous ne vendions pas nos marchandises, mais que nous les donnions afin de liquider au plus vite ce que nous avons en magasin. Le public croyait de bonne foi tout ce que nous lui disions et on se disputait pour nous acheter des robes de cinquante piastres sur lesquelles nous avions encore un bénéfice de vingt piastres.

—Et plus.

—C'est vrai. Mais soi-disant nous perdions cent pour cent.

—Aussi, j'ai vu une dame sensible pleurer en m'achetant une robe.

—Ah ! bah !

—Oui, elle me disait en sanglotant que nous devions perdre beaucoup d'argent.

—Quelle bonne plaisanterie ! s'écrie le patron en éclatant de rire.

—Je l'ai laissée se lamenter, et j'ai même pleuré avec elle.

—Vous êtes un excellent commis, qui prenez bien mes intérêts. Et a-t-elle acheté la robe ?

—Parbleu !... elle a même voulu la payer cent sous plus cher.

—Oh ! c'est parfait. Mais depuis notre dernière liquidation nous n'avons pas réalisé de beaux bénéfices. Pour avoir encore occasion de donner tout pour rien, j'ai envie d'annoncer une nouvelle liquidation.

—Mais nous tombons dans la rengaine.

—Vous avez raison.

—Il faut trouver autre chose.

—C'est ce que je me dis depuis

quinze jours. Si je vendais toutes mes marchandises à cinquante pour cent de rabais parce que, à l'occasion des fêtes de Pâques, j'ai l'intention de nettoyer mes magasins à fond, et comme toutes ces étoffes me gêneraient pour faire mon nettoyage je les céderais, soi-disant, à un bon marché effrayant.

—Mauvaise chose. On se doute-rait du vrai motif de cette *vente pour cause de nettoyage*.

—Vous avez raison, et les journaux ne manqueraient pas de se moquer de nous. Il est vrai que ça me ferait une réclame.

—Je n'approuve pas votre projet.

—Aidez-moi donc de vos bons conseils. J'ai envie de faire une vente motivée sur ce que, ma femme étant morte je désire me retirer des affaires.

—Votre dame qui est en bonne santé trouverait le prétexte mauvais et il pourrait l'impressionner désagréablement, elle qui est très superstitieuse.

—C'est encore vrai j'ai envie de vendre à bas prix, soi-disant, pour faire travailler les manufactures qui sont sans ouvrage.

—Une si grande sympathie pour les ouvriers de ces villes pourra sembler extraordinaire.

—Mais j'ai du cœur.

—Je n'en doute pas.

—Alors que me conseillez-vous de faire ?

—Il me vient une idée que je trouve splendide, parce qu'elle est neuve.

—Quelle est-elle ?

—Nous allons vendre toutes nos marchandises à soixante quinze pour cent meilleur marché que les autres magasins parce que nous avons fait un bail il y a douze ans et que notre loyer est un peu moins cher que celui de nos autres confrères.

—Venez dans mes bras, mon premier commis, vous êtes un grand homme.

Seulement, comme cinq ou six directeurs de magasins de nouveautés ont trouvé, chacun à part soi, cette même *scelle*, ils vont se faire encore une rude concurrence.

HOTEL ST-LAURENT

La maison par excellence pour les touristes, les acteurs et les gourmets. Cet établissement, situé aux Nos 86-88 rue St-Laurent, au centre de la ville, près du bureau de poste, des banques et des places d'affaires, offre au public tous les avantages possibles. Les chambres sont spacieuses, meublées avec luxe, le service est parfait, la table est excellente et les nombreux clients qui s'y rendent ne cessent de se féliciter d'habiter cet hôtel de premier ordre. La cave est fournie des meilleurs vins, les prix sont modérés et nous ne saurions trop engager nos lecteurs à encourager M. George Popin, le populaire hôtelier qui possède cet hôtel.

Boulevard St-Lambert

CORRESPONDANCE DE LEVIS

Lévis, 31 Mai 1898

Cher CANARD,

Je désire répondre par la voix de ton journal, au correspondant de "La Patrie" dans son article intitulée : *A Travers Lévis*.

Il parle de la fanfare de Lévis. Il dit qu'elle a un fort joli kiosque près de l'Hotel de Ville mais, jamais elle ne s'y fait entendre. Et il ajoute :

Pourquoi ! Mystère et.....

Le mystère est bien simple et je pense que si le correspondant était venu à Lévis et vu le kiosque depuis deux ans, il aurait compris le mystère. Le plancher du kiosque est pourri à tel point qu'il tombe par morceaux. Voilà tout le mystère. L'année passée, le secrétaire de la fanfare a écrit au conseil (car c'est la corporation qui doit arranger le kiosque) pour demander de réparer le kiosque mais la lettre a été jeté au panier.

Maintenant j'espère qu'à l'avenir quand le correspondant de "La Patrie" voudra écrire quelque chose il prendra la peine de s'assurer des faits avant d'écrire à tort et à travers comme il le fait.

Merci, cher CANARD,

UN MUSICIEN.

—Il arrive des erreurs partout, mais on y remédie aussitôt, même à notre perte. En achetant vos meubles chez F. Lapointe, 1551 Ste Catherine. Vous êtes servis franchement.

Pas de pain rassis

L'abbé X... traversait l'autre jour la rue Notre-Dame en lisant son bréviaire : Un amour de bambin vient en courant se jeter entre ses jambes. L'abbé lève les yeux, l'enfant rougit.

—N'aie pas peur, mon petit ! Il n'y a pas de mal. Car je suis bien sûr que tu ne l'as pas fait exprès, et que tu es bien sage.

—Oui, monsieur.

—A la bonne heure... Et fais-tu bien exactement ta prière ?

—Oui, monsieur.

—Et que dit-elle cette prière ?

—Elle dit... elle dit : "Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien," répond le bambin qui brûle de retourner à ses jeux.

Mais l'abbé qui devine ce désir contenu, poursuit, avec une innocente malice son interrogatoire.

—C'est très bien. Mais pourrais-tu me dire pourquoi tu ne demandes au bon Dieu que ton pain quotidien au lieu de le lui demander pour plusieurs jours ?...

L'enfant parut réfléchir une minute, puis résolument :

—Monsieur, c'est parce qu'on n'aime pas le pain rassis à la maison !...

Correspondance

Lavaltrie, 27 mai 1898

Mon cher CANARD,

Notre vieille fée Joséphine est rieuse contre les gamins du village chantent sur l'air des quatre po du "gros Jean-Louis."

Ma vieille Joséphine Arrête ta machine, Car les chars vont dérailler Et la malle va retenter.

LES INVISIBLES

HOTEL BIENDE

La maison par excellence pour les touristes. Balcons et terrasse. Vastes salons, richement meublés. Service de première classe.

En face de l'Hotel-de-Ville et de la Justice. A quelques pas des bateaux et des chemins de fer.

88 et 80 Place Jac-Ca

Jos. Biendeau



S.A. BROSSEAU, L

7 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Extrait les Dents sans Douleur par tricité et fait les Dentiers d'après les dents les plus nouvelles. Dents posées en lais et Couronne de Dents en Or ou en lais posées sur de Vieilles Racines.

BRULEZ les ALLUMETTES EDDY

Elles sont les meilleures depuis 1851.

The E. B. EDDY Co., Limited, HULL

Librairie FAUCHI

1712 RUE Ste-CATHERINE

En vente à des conditions spéciales le Nouveau Larousse Illustré. Ce mag ouvrage se publie comme suit : Un volume toutes les semaines, ou une série complète de fascicules tous les deux mois et demi par semaine.

Une spécialité de modes françaises, paiement la mode Nationale, revue de Lundy, et qui donne toutes les semaines 5 cts le numéro un patron grandeur nature.

Toute personne qui prendra un abonnement de un an 6 mois ou 4 mois aura droit gratuitement.

Toutes commandes de Volumes et trois semaines d'avance.

Boulevard St-Lambert

... atteint de Rhume,
... ou Bronchites

Prenez le SIROP de PIN PARFUME

Tel. Bell : 1878
" Merchants : 298

DANS LE DESERT

(LE MONDE COMIQUE)

Le vieil Arabe, les pieds au repos sur ses larges étriers, disait à sa jument blanche :
"Va, marche ; si la chaleur est accablante, si le vent semble un soufflé, si le sol brûle tes pieds, qu'im- porte ! Songe que la-bas est l'oasis, riant avec sa fraîche et repo- sante verdure, son eau pure et limpi- de comme la surface d'un miroir ; sur son chemin, ma noble bête, mon ami, mon ami. Va, Allah veille sur nous et nous guide ; la route en sera longue, mais bonne en dé- but, car les cuisants rayons du soleil, d'ailleurs, l'astre éclatant du jour rejoindra l'horizon, et à cette heure, où l'or du sable se couvre de rouge, je prierai Dieu encore de nous donner notre courage.

La nuit sera belle, tiède et transpa- rente, et ouvrira pour nous son écran de velours tout rempli de diamants, et dressera la tente ; et tu auras, je te jure, ta large part de farine de blé !

Marche, ma gazelle agile... vois ! ce point noir qui est au pied de la montagne, c'est elle, c'est l'oasis. Tes flancs ont frémi... est-ce de la peur ou de frayeur ? Que pourrais-tu craindre ?

Ce n'est pas le chacal, qui préfère à la poitrine, que le soi-fille de vie sous la chair inerte et froide des os ?
Ce n'est pas le lion qui, tout roi du désert qu'il est, tremble sous mon regard et le canon de ma fidèle carabine ?

Va, te dis-je, n'aie pas peur ; d'Allah est grand et protégé qui est et le prie Allah est Dieu et ma parole est mon prophète.

A ce moment, la vieille jument qui commençait à en avoir assez, eut un mouvement qui signifiait :
— Dis donc, espèce de veau, au lieu de faire tant de discours, tu ferais mieux de descendre de sur moi, espèce de feignant ! ! !

Abr ! l'Arabe murmura :
— Allah y Allah Mahomet Ressoul Allah ah ! ah ! a...

Mais il ne descendit pas.
Mais l'Arabe était du monde comique, il se mit à chanter, pour saluer la jument de sa vieille jument, la chanson suivante de M. Narchand :

Le mal d'homme c'est lui qui travaille.
... qui travail des malus ya pas d'erreur :
... tout l'heur' c'est rien qui vaillie :
... qui s'abreuve de not sueur.
... fait pas qu'on la gaspille :
... dans les grand's occasions
... qu'elle donne à la famille.
... les grand's révolutions.
... ça tous à des fourrures,
... de ch' mie's de sucreh ;
... leur s'y font des voitures !



La propriété s'acquiert aussi par incorporation.
Manière simple et facile d'acquérir une baleine ; la bête se prêtant à votre incorporation.

L'brave citoyen, y s'pay' jamais d'tout ça !
Qu'a s'frutt' le corps avec du lait d'amande
D'la crème Simon... Si ça fait pas rêver !
Y en a même qui s'pay'nt des bains d'avande
Pule lient, ils aiment les chanteurs d'Opéra
Moi j'tan foudrais d's joupées à musique
T'y couptrais pas, si j'étais ton papa
Dans les coups d'échec que Tartie improvise
L'brave canayen'est fait pour coooper.
A lui l'turbin ; mais quand la table est mise
On s'garde bien d'l'inviter à souper.

HOMMAGE AUX FRANÇAIS

L'quators' juillet, y'a une date que j'honore
Et comme on est patriotes, qu's qu'en peu
Pour être certain d'prendre un cult tricolore
On boit du rouge, du blanc et du bleu.

ROBERT DE LONGUEUIL.

— Le bois naturel dans les meubles est à l'ordre du jour. Notre assortiment de chaises en bois ne laisse rien à désirer. F. Lapointe, marchand de meubles, 1551 Ste-Catherine.

Ma chérie, vois-tu ce gros monsieur là-bas ?
— Oui, il est affreux.
— Il a cinquante mille livres de rente.
— Il est laid... c'est vrai, mais c'est un homme bien comme il faut... pour une femme.

Lamoule arrive à Syrel et descend à l'hôtel. Il s'enquiert des heures des repas. Le maître d'hôtel lui donne le renseignement demandé.
Premier déjeuner de 7 heures à 11 heures. Déjeuner de 11 h. 15 à 3 heures. Thé de 3 h. 1/2 à 6 heures. Dîner de 6 h. 1/2 à 10 heures. Souper de 10 h. 1/2 à 2 heures.

— Mais sapristi ! s'écria Lamoule, où prendrai je le temps de voir votre ville.

PRENEZ LE BAIN DE PIN PARFUME
Pour la cure des maladies graves du Sang et de la Peau.
Tel. Bell.....
" Merchants : 298

DES REMEDES SAUVAGES

QUI VIENNENT D'ÊTRE CONNUS POUR BIEN DES MALADIES QUI SONT A VENDRE

La dyspepsie, fièvres, picote, maladie des reins, brûlures, PLAIES EN-DONNAGÈRES, charbon, tumeurs d'ongles, clous, l'hystéropisie, rhumatisme, YEUX CLUELLES (écrouelles) dépôts de fièvres, efforts, faible de sang, faible d'estomac, mal de matrice, éry

sipèle, mal de tête, les VIVRES QUI NE DIGÈRENT PAS, corps aux pieds, bosse de chair (celui qui a écrit cela n'a pas la bosse de l'esprit), MALADIES ATTRAPÉES (ce père G... est donc un homéopathe : guérir le mal par mal), panaris, maladies de la peau, démangeaisons, engourdissements, boutons (ne pas oublier sans doute les petits oiseaux qui en sont atteints), rhume, le guérissant dans 15 minutes, hémorroides, ceux qui tombe du haut mal, TRANCHEMENT D'URINE, catarrhe, la grippe guérie dans une heure.

Pour la guérison de toutes ces maladies vous demanderez le père G..., et il s'entendra avec vous SECRÈTEMENT, il vous donnera ce qu'il vous faut.

Il est bien entendu que LE CANARD, cet ami des sciences, ne recommande pas à ses lecteurs de faire visite à ce bonhomme que les autorités devraient chasser de la ville de suite ou punir sévèrement.

NOUVELLES CHANSONNETTES DERNIÈREMENT PUBLIÉES

- 285 Les grues.
- 286 Ah ! la pauvre fille.
- 287 Ah ! quell' cigarette.
- 288 Les ingénues.
- 289 Il était 3 petits soldats.
- 290 Vive la rose.
- 291 Oh ! la ! la !
- 292 On peut s'tromper ça.
- 293 Pas grand'chose et pas beaucoup.
- 294 Un air de clarinette.
- 295 The man who broke the Bank at Monte Carlo.

Prix, 10 cts.

En vente au Bureau du CANARD, Montréal.

GENEREUX & CIE

227 - RUE ST-LAURENT - 227

Chapeaux de Paille

Avez-vous vu notre grand assortiment de Chapeaux de Paille de forme variée, pour Hommes et pour Garçons, nous sommes en position de satisfaire tous les goûts, et être à la portée de toutes les bourses. Venez donc nous voir.
N'oubliez pas nos " Sailors " pour enfants. Voir notre assortiment, prix variant de 25c à \$1.50 chaque.

Feutre Gris

Tous ceux qui désirent se procurer un magnifique Feutre gris, mou, ne passent jamais devant notre porte, sans arrêter donner leur ordre. Faites donc de même. Prix modérés.

Nos Chemises

De Couleurs, à poignets détachés et tout autre genre sont en vogue parmi les plus élégants à servir. Nos prix et la qualité de notre marchandise ont raison de leur bon goût. Prix de 75c à \$1.50 chacune.
Nous ne négligeons rien afin de donner satisfaction entière à nos clients et les invitons de nous faire une visite avant de décider où faire leur achat.

GENEREUX & Cie

227 Rue St-Laurent

DROLERIES

Elle.—Chaque année, pour ma fête, mon père me donne un livre.
Lui.—Quelle énorme bibliothèque vous devez avoir !

L'académicien.—Je voudrais que vous me coupassiez les cheveux.
Le coiffeur (*effusé*).—Sachez, monsieur, que je ne coupe pas, je coupe et même aristement, je puis le dire.

Un homme était en deuil de la tête au pied : grandes pleureuses, perruque noire, figure allongée. Un de ses amis l'aborde tristement :
—Eh ! bon Dieu ! qui est ce donc que vous avez perdu ?
—Moi, dit-il, je n'ai rien perdu, c'est que je suis veuf.

—Le nombre de nos pratiques augmente toujours; nos ventes augmentent donc. Nos dépenses n'augmentent pas en proportion. Notre profit sur chaque dollar peut donc être moindre. Ceux qui achètent leurs meubles de nous en bénéficient. F. Lapointe, 1551 Ste-Catherine.

Fragment de conversation :
—Oh ! moi, je n'aime pas les imbéciles.
—Eh bien ! au moins vous n'êtes pas ég. iste.

A la gare de Lyon :
—Messieurs les voyageurs, en voiture ! commande l'employé d. service en fermant précipitamment les portières.

Tout à coup il heurte assez violemment un voyageur.
—Vous n'avez pas de mal ? lui demande-t-il en s'excusant.
—Si, j'en ai une, elle est aux bagages !

Un mendiant. —Oh ! madame, vous qui êtes si bonne, ne pourriez-vous me donner une vieille paire de souliers ?
La dame.—Mais les vôtres sont très bons, ils ont l'air d'être neufs.
Le mendiant. — Et précisément, c'est ce qui me fait beaucoup de tort pour mendier.

Mariage d'amour.
—Deux partis plus avantageux se présente pour toi, ma fille : un avocat et un médecin ; il me semble qu'au point de vue pratique le médecin est...
—Oh ! mais, papa, un avocat c'est si commode si on veut divorcer !

AUX RHUMATISANTS :
Offrez leur un flacon d'Huile de Pin Parfume et vous aurez leur reconnaissance éternelle.

Anecdote authentique :
Un député socialiste, voyagent gratis sur une de nos grandes lignes, ren contre à un buffet un de nos peintres les plus connus. Le *En voiture* ! retentit, chacun regagne son compartiment. Le député voit le peintre ouvrir un wagon de seconde tandis que lui va monter dans les premières.
—Comment ! vous entrez là ?
—Inégalité des classes ! répond l'artiste en souriant au socialiste.

LE PASSE-TEMPS
Sommaire musical du No 83 : *Chant* : Mandoli-Mandola, paroles et musique de P. Mariani ; Le petit doigt n'a pas tout dit, paroles de Paulet et Urbain, musique de Desormes. — *Piano* : Gretchen-Polka, par Franz Krimmling ; Les mousquetaires au couvent, par L. Varney. En vente partout, 5 cts. Abonnement. \$1.50. Adresse : *Le Passe-Temps*, Montréal.

Cueilli dans les petites annonces d'un grand journal de Montréal :
Une jeune dame de la campagne, disposant d'un certain capital, désire s'associer dans un commerce agréable.
—Rapinot peint dans les bois.
Passe un cul de jatte :
—Oh ! dit celui-ci d'un air dédaigneux, je n'y connais en art
Même qu'on a fait ma statue.
—En pied !

Entendu au Salon de peintures :
—Ne trouves-tu pas que ce paysagiste, a la peinture triste ?
—Absolument c'est le Bossuet de la peinture.
—Pourquoi le Bossuet ?
—A cause des horizons funèbres, parbleu.

HOTEL JACQUES-CARTIER
Cet hôtel, remis sur le pied d'autrefois, vient d'être réouvert par J. B. Bureau et Cie. Déjà l'excellent service a su attirer une clientèle nombreuse. — Nous invitons nos lecteurs à faire une visite au nouvel hôtel.

En cour de police.
Le juge à un jeune repris de justice :
—Votre profession ?
—Plongeur.
—Vous ne travaillez jamais ; vous ne plongez guère... que votre famille dans la désolation !

Berthe.—Je sais que je ne suis pas jolie, mais on m'a dit qu'on oublie que je suis laide lorsqu'on m'entend chanter.
Julie.—Ne voudriez-vous pas chanter en ce moment, chère amie.

RESTAURANT A VENDRE
Pour cause d'un rétrofit d'occupation, M. Henri Allard offre à vendre son Restaurant qu'est situé au No 411 Rue Craig. Ce restaurant est reconnu comme le plus populaire de la rue Craig. M. Allard a occupé cette place d'affaire pendant treize ans. A un bon acheteur, bons termes. S'adresser au No 403 rue Craig, coin Sanguinet.
Boulevard St-Lambert

On demandait à un petit garçon, fils d'un reporter, quelle était la profession de son père ? Il répondit avec une grande simplicité :
—C'est, papa qui fait les accidents dans les journaux.

—Les bureaux de toilette, avec glace biseauté, sont d'une élégance insurpassable chez F. Lapointe, 1551 Ste-Catherine.

Simple propos de cercle :
—Comment va ta belle-mère ?
—Mais, je te remercie, elle va assez mal.
Du même au même :
—Eh bien, comment va ton oncle ?
—Plus d'espoir, mon pauvre vieux. Il est sauvé.

Un directeur de théâtre qui reviens bredouille d'une grande tournée en province s'épanche dans le sein d'un ami.
—Et pourtant, j'avais tout pour réussir ; pièce admirable, décors nouveaux, artistes consommés.....
—Trop consommés ! C'est pour cela que vous avez bu un bouillon.

LE RESTAURANT MODERNE
Un joli nom et un charmant garçon comme le propriétaire de cet établissement. Vous ce que les ouvriers ne devaient pas manquer d'admirer. Notre ami Odilon Lessard vient d'ouvrir ce restaurant aux Nos 489-491 rue-Craig.
Inutile de dire que son restaurant ne s'achalande par les ouvriers dont il a été des principaux chefs, autrefois. Allons-y fou e.



VIN MARIANI
IL CRÉE ET SOUTIENT
La Vigueur et l'Energie,
Prémuni contre la maladie qui épuise.
" Je dois ma santé et ma force au Vin Mariani. Lorsque quelques fois j'allais défaillir, quelques gouttes me donnaient une vie nouvelle. Je proclame que le Vin Mariani est le roi de tous les vins toniques."
SARAH BERNHARDT
DOSE—Un plein verre à vin trois fois par jour.
LAWRENCE A. WILSON & CIE
Montréal
Seuls Agents du Canada.

\$8 000.00 POUR \$1.00

Achetez vos billets de suite pour le **GRAND TIRAGE** de cette Magnifique Propriété située à St-Laurent, qui aura lieu le **22 JUIN 1898**

AU No 80 RUE ST-LAURE

1er ETAGE

Frix au Billet = \$1.

A. MILLETTE, Gérant.